

Stendhal héritier du De vulgari eloquentia de Dante : voyage et géolinguistique

Filippo Fonio

Université Grenoble Alpes – UMR Litt&Arts

Résumé : Mon intervention vise à établir une comparaison entre l'œuvre linguistique de l'illustre florentin auteur du *De vulgari eloquentia* (dont le manuscrit le plus important est actuellement conservé à Grenoble) et les nombreuses remarques (ethno-)linguistiques dont sont parsemées les œuvres de l'illustre grenoblois. Je me focaliserai sur la méthode empirique employée par les deux auteurs, sur les remarques sur les parlers italiens formulées par Dante et par Stendhal, et plus en général sur la sensibilité que les deux écrivains, « géolinguistes malgré eux », montrent à l'égard des variétés des langues italienne et française, notamment en ce qui concerne Florence, Grenoble et les caractéristiques, linguistiques et ethnologiques, de leurs habitants.

Introduction

Le but de mon propos « d'occasion » d'aujourd'hui est de réfléchir sur l'un des liens les plus forts, il me semble, entre nos deux villes, Grenoble et Florence, à travers le rapport qu'on peut reconnaître entre deux des figures sans aucun doute les plus importantes de celles-ci. Et c'est un honneur, ainsi qu'un grand plaisir, de pouvoir en parler dans cet endroit magnifique, dont l'existence est probablement le symbole le plus manifeste de l'amitié entre nos deux villes. Nous nous trouvons en effet à un endroit qui est un véritable point de référence pour tout Florentin passionné de culture française, ainsi que pour tout Grenoblois, italianisant ou italophile, se rendant à Florence. L'Institut a en effet été fondé en 1907 par Julien Luchaire, à l'époque néo-nommé professeur de Langue et culture italienne à l'Université de Grenoble. Il s'agit du premier institut culturel français créé au monde, et ce n'est pas un hasard, il me semble, que Florence ait été choisie pour être la première ville où cette amitié entre les deux « sœurs latines », France et Italie, qui existe depuis le Moyen Âge, s'est concrétisée, et pour ainsi dire institutionnalisée par le biais de la fondation d'une institution dont la mission principale est celle d'alimenter les échanges culturels et linguistiques entre les deux Pays. Évidemment je ne suis pas insensible au volet spécifiquement politique et diplomatique de cette fondation, mais il me semble important aujourd'hui de souligner que le choix de la ville italienne où cette alliance devait prendre une forme concrète a été aussi dû au fait que la ville de Florence a toujours été, et reste un endroit mythique et pour ainsi dire « fondateur » pour tout Français italophile. D'innombrables voyageurs français, et je pense au moins au Président des Brosses, si cher à Stendhal, ont célébré la beauté et la magnificence de Florence tout au long des siècles. Et d'ailleurs, tout italophile français, et Stendhal *in primis*, affectionne le plus souvent une vision assez classique de la littérature italienne et de ses « *buoni autori* », d'une telle sorte que, pour eux, Florence assume une importance mythique qui lui est conférée par le fait d'avoir été le berceau des trois couronnes, de Dante, Pétrarque et Boccace.

Mon propos aujourd'hui porte sur deux de nos concitoyens les plus « illustres ». Illustres avant tout au sens que Dante donne à ce mot dans son *De vulgari eloquentia*, lorsqu'il parle des caractéristiques que la « nouvelle langue italienne » devra posséder :

« Nous appelons illustre quelque chose qui illumine et qui, illuminé, respandit ; de la même manière, nous appelons illustres certains hommes [...] parce que, ayant été instruits excellemment, ils instruisent à leur tour excellemment¹. »

¹ Dante, *De l'éloquence en langue vulgaire*, in Id., *Ceuvres complètes*, Christian Bec (dir.), Paris, Librairie Générale Française, 1996, p. 409. Traduction de Roberto Barbone et Antonio Stäuble.

Ces hommes illustres sont, en somme, des « illuminés » (un mot privilégié par l'un des autres marginaux d'exception du XIX^e siècle, Gérard de Nerval), qui propagent et se font à leur tour des « conducteurs », ils sont les passeurs de la lumière dont ils sont les détenteurs, mais ont aussi reçu une éducation d'excellence qu'ils transmettent à leur tour aux contemporains et aux générations successives. Je vous passe la liste des Florentins illustres, que vous connaissez sûrement mieux que moi, et je me limite à préciser que, parmi les Grenoblois illustres – à côté du chevalier Bayard, figure, aussi mythifiée, de capitaine de la fin du Quattrocento, à côté du compositeur Hector Berlioz et du savant Champollion, déchiffreur des hiéroglyphes égyptiens... et beaucoup plus récemment du chanteur Calogero – Stendhal a été, et reste, inégalé. Un Grenoblois illustre à son corps défendant, certains pourraient penser... mais que l'on pense aussi au fait que Dante, Florentin illustre par excellence, n'a pas toujours été tendre ni particulièrement accommodant à l'égard de sa ville et de ses concitoyens. De même que Stendhal n'a pas toujours eu que du mépris et de la haine pour Grenoble, comme on le verra tout à l'heure.

Une bonne démonstration de cette passion pour Stendhal de la part de ses concitoyens (ou de cet entichement, si on veut plutôt penser que les Grenoblois ont, vis-à-vis de Stendhal, un rapport du type « Je t'aime... moi non plus »), certes anecdotique, est que le nom de l'université où j'enseigne depuis 12 ans, l'université des Lettres et des Langues de Grenoble, a longtemps été Université Stendhal. Pareillement, me semble-t-il, la journée d'aujourd'hui témoigne de l'intérêt encore très fort de la part de Florence pour Stendhal... Florence, une ville où Stendhal a séjourné à plusieurs reprises, dont il a apprécié certains côtés, et d'autres moins...

Je ne vais pas vous parler de Stendhal et Florence, car Annalisa Bottacin l'a déjà très bien fait dans son ouvrage de 2005 (qui fait suite à un autre ouvrage fondamental, *Stendhal e la Toscana*, dirigé par Carlo Pellegrini et publié en 1962), et je n'aurais rien à ajouter... je parlerai plutôt un peu du rapport de Stendhal à la langue de Florence...

En revanche, je suis dans l'impossibilité de vous parler de Dante à Grenoble. En effet, je n'ai pas trouvé de trace d'une mention quelconque de Grenoble (*Gratianopolis*, ou *Grenoble* au Moyen Âge) ni de ses autochtones, les Allobroges, dans l'œuvre de Dante, alors que Dante est très important pour la ville Grenoble, tout comme Grenoble est un lieu fondamental pour la critique dantesque. Le manuscrit le plus important de son *De vulgari eloquentia* se trouve en effet chez nous depuis, au moins, la moitié du XVI^e siècle. Et c'est de loin le manuscrit le plus prestigieux que la ville conserve, ensemble avec les manuscrits autographes de Stendhal. Mon but aujourd'hui n'est pas non plus de faire un exposé de philologie dantesque, mais je tiens à souligner l'importance du manuscrit de Dante conservé à Grenoble pour plusieurs raisons. Tout d'abord il s'agit d'une possession (d'un dépôt, à l'origine) exceptionnelle, il ne reste en effet que trois manuscrits du *De vulgari eloquentia* au monde – les deux autres sont à Munich et à Milan –, alors qu'on en conserve plus de 800 de la *Comédie*... mais aussi pour son lien avec la famille Beyle. Le manuscrit grenoblois, qui est arrivé en France grâce à un autre exilé florentin, Jacopo Corbinelli, est dans un premier temps entré dans la collection de la bibliothèque de la Grande Chartreuse, d'où il est racheté par la municipalité à la toute fin du XVIII^e siècle grâce à la souscription promue par le grand-père de Stendhal ; ce manuscrit a longtemps été cru un autographe dantesque (et les manuscrits de la main de Dante sont l'un des fantasmes philologiques les plus répandus), il a même été utilisé comme preuve d'authenticité lorsque l'autorialité du traité du *De vulgari eloquentia* avait été remise en question en Italie par les défenseurs de la « primauté de la langue florentine ». Enfin et surtout, il s'agit du manuscrit dont Jacopo Corbinelli s'est servi pour préparer la première édition imprimée de cette œuvre dantesque au XVI^e siècle ; il contient nombre de gloses de la main de Corbinelli lui-même apposées en vue de la préparation de l'imprimé du traité dantesque.

Dante, Stendhal et les deux « langues sœurs »

Nous commençons notre court voyage sous le patronage de nos deux génies tutélaires, Dante et Stendhal, par un aperçu des attitudes qui les caractérisent par rapport à la langue, et pour ainsi dire – j'utilise là une étiquette volontairement anachronique – à la « politique linguistique », eu égard à la langue italienne, et florentine en particulier, d'un côté, et à la langue française de l'autre, spécifiquement à la variété dauphinoise et au patois du Dauphiné. Mes remarques, toujours sur le mode de l'analogie, s'étendront dans un deuxième temps à tracer une esquisse de la perception stendhalienne d'une série d'analogies qui lui permettent de rapprocher Florence de Grenoble, la Toscane du Dauphiné.

En conformité avec la thématique de la journée d'aujourd'hui mes propos seront surtout centrés sur Stendhal, et j'utiliserai Dante en deuxième terme de comparaison, afin de montrer que certaines problématiques stendhaliennes ont une histoire qui remonte au Moyen Âge, et qu'elles ont marqué la sensibilité de Dante d'une manière très semblable à l'effet qu'elles ont eu sur Stendhal un demi-millénaire plus tard.

Stendhal et ses deux langues

Parmi les écrivains de son époque – mais c'est un constat qu'on peut élargir à la plupart des écrivains français, à quelques exceptions près –, Stendhal se caractérise par un rapport très particulier, d'ouverture mais aussi d'extraordinaire sensibilité à l'égard de la langue de l'autre (dans son cas notamment l'italien et l'anglais)². Il se distingue également par une oreille particulièrement attentive à la pluralité des langues, à ce qu'on pourrait appeler, avec un autre anachronisme, la « géolinguistique », au rapport entre la langue et le territoire où elle est parlée. Je pense naturellement au français du Dauphiné, et à l'italien de Toscane. Lors de ses séjours en Italie, Stendhal semble contredire à la remarque formulée par Pierre Bersuire, un contemporain de Dante, qui affirme que les Français « ne parlent pas les langues étrangères et deviennent humbles et muets loin de chez eux³. » Stendhal, qui maîtrise bien et se familiarise assez rapidement avec la pratique orale de l'italien (chose dont il est très fier), n'est pas pour autant un italophile tellement *ultra* qu'il nie l'appréciation de la beauté de sa langue maternelle. Si on parcourt à vol d'oiseau les rapports littéraires et linguistiques entre la France et l'Italie, l'on constate que la pratique courante du bilinguisme ne se caractérise pas toujours par ce même équilibre que celui incarné par Stendhal. Souvent c'est la langue de l'autre à prévaloir, comme dans le cas de Gabriele D'Annunzio, dont l'engouement pour la langue française, surtout dans les dernières années de sa vie, entre en conflit avec le goût pour l'italien, à un tel point que, par exemple, il préférera lire des traductions françaises et non pas italiennes des auteurs anciens. Bien au contraire, Stendhal, en bon « sociolinguiste »⁴, se sert de son point de vue extérieur et étranger pour s'ériger en juge et arbitre des sorts linguistiques de son Pays d'élection. Un juge qui, bien que loin d'être neutre – que l'on pense à sa préférence pour Milan et la « lingua della minga » – prétexte son objectivité dans ses prises de position sur la « *questione della lingua* » en Italie ; il n'en reste pas moins qu'il continue à se sentir un francophone « natif » et à revendiquer sa propre sensibilité pour, et dans sa langue maternelle. Ainsi se plaint-il, au début de la *Vie de Henry Brulard*, lorsqu'il discute le concept d'« avoir de l'esprit », et se demande si lui en a, ou pas :

« Depuis que je suis à Rome, je n'ai pas d'esprit une fois la semaine et encore pendant cinq minutes, j'aime mieux rêver. Ces gens-ci ne comprennent pas assez les finesses de la langue française pour sentir les finesses de mes observations [...] ». »

² C'est par ailleurs une thématique qui a été déjà approfondie dans l'ouvrage collectif *Stendhal à Cosmopolis. Stendhal et ses langues*, Marie-Rose Corredor (dir.), Grenoble, ELLUG, 2007, auquel je renvoie.

³ Cité par A. Franklin, *La vie privée d'autrefois. Les animaux*, Paris, Plon, 1897, t. I, p. 190-191.

⁴ Maurizio Vitale, « Correnti linguistico-culturali e problemi di lingua nell'Italia del primo Ottocento e la posizione di Stendhal », in *Stendhal e Milano*, Florence, Olschki, 1982, vol. I, p. 347.

⁵ Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, Henri Martineau (éd.), Paris, Classiques Garnier, 1961, ch. 2, p. 17.

Émerge ainsi sa solitude de francophone en contexte italoophone. De même il note dans l'exemplaire Bucci de *Rome, Naples et Florence en 1817* : « Je m'aperçois à mon grand étonnement, que je pense en italien : je revêts de couleurs italiennes ma pensée. Cela ne nuira-t-il point au style français ?⁶ »

C'est là tout le problème de l'« italianité » de Stendhal, qui a été au centre de l'ouvrage désormais classique de Michel Crouzet : italoophonie et francophonie semblent donner vie à une nuisance mutuelle, voire à une interférence qui est parfois bénéfique (lorsqu'elle facilite l'intercompréhension) et parfois source de confusion, mais à laquelle le « Milanais » n'est pas pour autant prêt à renoncer.

Ni l'accent grenoblois, ni le florentin ne lui plaisent point, et il est formel sur ce point. Une fois à Paris, il fait la leçon à sa sœur Pauline dans sa lettre du 22 janvier 1803 :

« [À Grenoble] on prononce père, mère, bétise ; il faut dire père, mère, bêtise ; comme s'il y avait *paire, maire, baitise* ; en général tu ne prononces pas les accents, et puisqu'ils y sont, il faut les faire sentir⁷. »

De même que dans *Rome, Naples et Florence en 1817* il note, en date du 5 décembre 1816, avoir passé la soirée au « théâtre du *Hhohhomero* », que Stendhal écrit avec quatre h, et précise (toujours un œil à ses lecteurs) : « c'est ainsi qu'on prononce *Cocomero*⁸. » Et il poursuit en élargissant la portée de son mécontentement : « Je suis furieusement choqué de cette langue florentine si vantée. Au premier moment, j'ai cru entendre de l'arabe, et l'on ne peut parler vite⁹. » Ou encore, dans *Rome, Naples et Florence* (1826) il écrit *Santha-Hroce*¹⁰ pour rendre phonétiquement la prononciation florentine du nom de l'église.

La lenteur du débit des Florentins revient de même à plusieurs reprises, aussi bien dans *Rome, Naples et Florence* que dans le pamphlet *Des Périls de la langue italienne* composé en février 1818, sans qu'on puisse vraiment dire si sa remarque vient de son observation autoptique, ou si elle est due à sa maîtrise insuffisante de la variété florentine de l'italien. Dans *Des Périls de la langue italienne*, qui est son propre *De vulgari eloquentia*, Stendhal affirme que le débit des Milanais est plus rapide que celui des Florentins¹¹. Cette remarque formulée par un étranger pourrait étonner (d'habitude on se plaint si l'on parle trop vite en langue étrangère autour de nous), mais dans le cas de Stendhal elle se base sur sa conception de la langue comme outil de communication, une conception qui est foncièrement anti-classiciste et profondément en syntonie avec la pensée des Lumières. Le français est un moyen de communication plus efficace si on le compare à l'italien, et au florentin en particulier, en ce qu'il est plus synthétique :

« Une idée quelconque qui demande, en beau toscan garni de ses *avvegnachè*, de ses *conciofosse chè* et de ses *imperrochè*, cinquante mots pour être exprimée, mise dans l'italien qu'ont écrit généralement les bons écrivains [*français*] du dix-huitième siècle, n'exige que trente mots¹². »

⁶ Marie-Rose Corredor, « Présentation », in *Stendhal à Cosmopolis, op. cit.*, p. 9 et note 9.

⁷ Cité par Jules C. Alciatore, « Stendhal et l'étude des langues », *French Studies*, 23, 4, février 1950, p. 287. Cf. *ibid.* pour d'autres exemples.

⁸ Aujourd'hui Théâtre Niccolini, via Ricasoli à Florence.

⁹ Stendhal, *Rome, Naples et Florence en 1817*, in Id., *Voyages en Italie*, Victor Del Litto (éd.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973, p. 15-16. Cf. aussi *Rome, Naples et Florence* (1826), *Ibid.*, p. 484. Un peu plus loin il renchérit : « la prononciation arabe du Florentin me dessèche le cœur » (*Ibid.*, p. 501).

¹⁰ *Ibid.*, p. 552.

¹¹ Id., *Racine et Shakespeare*, Henri Martineau (éd.), Paris, Le Divan, 1928, p. 216.

¹² *Ibid.*, p. 255. Cf. aussi Id., *Des périls de la langue italienne*, in *Journal littéraire*, t. III, Victor Del Litto (éd.), Paris, Le Cercle du Bibliophile, 1970, p. 93.

Ou encore : « À Florence il y a de belles livrées et de longues phrases¹³. » Enfin, lorsqu'il glose la manière de parler de l'un de ses amis, un Florentin qu'il rencontre à Bologne, il affirme : « [...] il est beau parleur et se pique de ne s'exprimer que dans les termes les plus toscans. Il lui faut trois phrases pour vous demander quelle heure il est¹⁴. » De même, il déteste l'« accent traînant » des Dauphinois¹⁵, et lorsqu'il passe de Grenoble à Paris il prend des cours de déclamation pour se débarrasser de l'accent grenoblois. Cependant, ce substrat local refoulé revient, notamment sur le plan lexical, non pas tant dans un but de mimétisme dans la caractérisation des personnages fictionnels de ses œuvres narratives, mais dans la révocation autobiographique des années grenobloises, notamment dans la *Vie de Henry Brulard*. Dans cette circonstance, Stendhal se frotte à la richesse lexicale des parlers locaux, qui est supérieure à celle de la langue nationale, et il s'en donne même à cœur joie. Ainsi, par échantillons et sans prétention d'exhaustivité, l'on trouve dans la *Vie de Henry Brulard*, mais aussi dans les pages grenobloises des *Souvenirs d'égotisme* : « gippe »¹⁶ (de *gypsum* latin), pour une cloison faite de plâtre et de briques ; « éparvéage »¹⁷, pour crépi ; « épineau »¹⁸, pour une canne prise d'un buisson d'aubépine ; l'expression « le son des clercs »¹⁹ à indiquer le glas funèbre ; « garaude »²⁰, une sorte de guêtre dans le patois de la Bresse ; « rache », pour la teigne du cuir chevelu²¹ ; « crochon » de pain²², pour un croûton ; toujours dans le champ sémantique de la nourriture, « potage (à Grenoble : soupe) »²³, où on observe que Stendhal s'autocorrige même, parfois ; enfin, « jouer aux gobilles » pour « jouer aux billes »²⁴. Les mots régionaux sont souvent employés par Stendhal à connoter de manière négative le caractère des gens qu'il côtoie : son précepteur, M. Joubert, est « *bet*, [...] un homme grossier né dans les montagnes de Gap²⁵ » ; plus d'un de ses concitoyens grenoblois est « boime », hypocrite²⁶ ; ou encore, les bourgeois de Grenoble sont des « patets »²⁷, car ils ne s'occupent que de petitesesses (et il indique aussi comment il faut prononcer le mot, « *patais* »). Qu'il en soit conscient ou pas, Stendhal se sert aussi parfois, dans ses pages grenobloises, de constructions typiques de sa région natale, comme par exemple l'emploi transitif du verbe « promener »²⁸, ou encore la locution « sauter en l'air » pour « lancer »²⁹.

Sur un plan plus général, à savoir celui d'une série de remarques qu'il a formulées et qui concernent la « politique linguistique », ce qui m'a beaucoup étonné en travaillant à cette comparaison entre Stendhal et Dante est que tous les deux ont des idées très proches sur la langue italienne, sur les « périls » que celle-ci encourt, et sur les solutions possibles pour sortir de l'impasse d'une situation jugée très chaotique. Certes, Stendhal juge (et ridiculise) les prétentions linguistiques des Florentins sur la base d'une histoire littéraire beaucoup plus longue par rapport à celle que Dante connaît, et il est bien plus conscient du caractère grotesque

¹³ Id. *Rome, Naples et Florence en 1817, op. cit.*, p. 17.

¹⁴ *Ibid.*, p. 85.

¹⁵ Id., *Vie de Henry Brulard, op. cit.*, ch. 5, p. 57.

¹⁶ *Ibid.*, ch. 3, p. 28. Cf. aussi *ibid.*, ch. 8, p. 78.

¹⁷ *Ibid.*, ch. 13, p. 120.

¹⁸ *Ibid.*, ch. 3, p. 28.

¹⁹ *Ibid.*, ch. 5, p. 42.

²⁰ Id., *Souvenirs d'égotisme*, in *Œuvres intimes* vol. II, Victor Del Litto (éd.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982 p. 482.

²¹ *Ibid.*, p. 115.

²² *Ibid.*, p. 116.

²³ Id., *Vie de Henry Brulard, op. cit.*, ch. 14, p. 136.

²⁴ *Ibid.*, ch. 9, p. 82.

²⁵ *Ibid.*, ch. 7, p. 67. Expression du patois, qui vient du bas latin *bisus*. Cf. aussi, sous la forme *bit*, dans les *Mémoires d'un touriste*, in Id., *Voyages en France*, Victor Del Litto (éd.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992, p. 384.

²⁶ Id., *Vie de Henry Brulard, op. cit.*, ch. 15, p. 143. Cf. aussi *ibid.*, ch. 17, p. 164.

²⁷ *Ibid.*, ch. 8, p. 75.

²⁸ « je promenais » pour « je me promenais » (*ibid.*, ch. 9, p. 82).

²⁹ *Ibid.*, ch. 12, p. 112.

de la tentative, maladroite mais systématique, des autres Italiens de « *toscaneggiare* ». Aussi voit-il très bien que ce « *toscaneggiare* » est une manie archaïsante, foncièrement anachronique, outre que toujours mal réussie. Dans *Rome, Naples et Florence en 1817* :

« Au XIV^e siècle, plusieurs pays d'Italie, Venise, Florence, Rome, Naples, Milan, le Piémont, parlaient des langues différentes. Le pays qui avait la liberté eut les plus belles idées, c'est tout simple, et sa langue l'emporta. Malheureusement ce vainqueur [*Florence*] n'extermina pas ses rivaux. La langue écrite de l'Italie n'est aussi la langue parlée qu'à Florence et à Rome. Partout ailleurs on se sert toujours de l'ancien dialecte du pays, et parler *toscan* dans la conversation est ridicule.

Un homme qui écrit une lettre ouvre son dictionnaire, et un mot n'est jamais assez pompeux ni assez fort. De là, la naïveté, la simplicité, les nuances de naturel, sont choses inconnues en italien. Dès qu'un homme a des sentiments de ce genre, il écrit en vénitien ou en milanais. On parle toujours toscan aux étrangers ; mais, dès que votre interlocuteur veut exprimer une idée énergique, il a recours à un mot de son dialecte. Les trois quarts de l'attention d'un écrivain d'Italie portent sur le physique de la langue. Il s'agit de n'employer aucun mot qui ne se trouve dans les auteurs cités par la *Crusca*. Le diable, c'est lorsqu'il faut exprimer des idées inconnues aux Florentins du XV^e siècle. Les écrivains d'Italie tombent alors dans le ridicule le plus outré³⁰. »

Même l'outil produit par les « *accademici* » toscans, le *Vocabolario della Crusca*, est senti par Stendhal comme un instrument d'oppression linguistique et culturelle, car au-delà de la Toscane, soutient-il, on ne peut pas raisonnablement « *toscaneggiare* », si ce n'est que par une tentative d'imitation stérile et vouée à l'échec : « Les Toscans [...] ont oublié que le despotisme peut bien s'imposer, mais il ne se persuade pas³¹. »

La raison de cet échec est que : « Un Vénitien, un Bolognais, écrivent des mots italiens, mais les tournures sont de leur pays³². » Et ce même si : « [...] un Vénitien, un Bolognais, un Piémontais, mettent le plus vif amour-propre à bien écrire le toscan³³. » L'impossibilité de s'appropriier les « tournures » du toscan, alors qu'on peut apprendre à en utiliser les mots, est due encore une fois à la tentative mal réussie d'estomper des différences inconciliables entre les Toscans et les autres. Cet état de choses est ultérieurement aggravé par la présence envahissante des « bons auteurs toscans » au sein du canon national de la langue littéraire, tout aussi bien que par l'extension dudit canon à inclure dans la notion de « bons auteurs » aussi des ouvrages « populaires », au sens de écrites par, et pour le peuple, ce qui est, selon Stendhal, manifestement absurde. Dans *Rome, Naples et Florence* (1826), Stendhal relate les propos du cardinal Lante :

« À Florence [...] tout le monde est plus ou moins homme de lettres. Les Florentins disent au reste des Italiens : 'Vous autres, vous avez peut-être quelque esprit, mais ce n'est qu'à Florence qu'on sait écrire ; non seulement la patrie du Dante est à la tête de la littérature, mais elle est toute la littérature.'³⁴ »

Le passage se poursuit de manière assez critique à l'égard des écrivains florentins contemporains, qui cherchent à rendre des *realia* modernes avec des mots du XV^e siècle. Et ils sont comparés aux Français qui ont, quant à eux, compris que le renouvellement de la langue doit aller de pair avec le progrès, doit s'accorder à l'époque où l'on vit et l'on écrit. En effet, dans la plupart des circonstances, un Florentin ou quelqu'un qui imite la langue toscane « non

³⁰ De Florence, le 12 avril 1817 : Id., *Rome, Naples et Florence en 1817*, op. cit., p. 71-72. Cf. aussi Id., *Des périls de la langue italienne*, op. cit., p. 64.

³¹ Id., *Racine et Shakespeare*, op. cit., p. 220.

³² Id., *Rome, Naples et Florence en 1817*, op. cit., p. 73.

³³ *Ibid.*

³⁴ Id., *Rome, Naples et Florence* (1826), op. cit., p. 453.

seulement [...] n'exprime pas ce qu'il veut dire, mais encore se sert de mots qui ont un sens tout différent de celui qu'il leur attribue, et souvent fort plaisant³⁵. »

Outre le grotesque des résultats esthétiques de ce recours systématique aux archaïsmes, l'élève des Lumières qu'est Stendhal s'insurge contre l'un des principaux corollaires de ces anachronismes empruntés au « *purismo* » : l'obscurité, une constante laboriosité de l'écriture, qui va de pair avec l'inefficacité de la communication :

« On ne peut parler vite en italien, défaut irrémédiable. En second lieu, cette langue est essentiellement obscure : d'abord parce que, depuis trois siècles, personne n'a d'intérêt à écrire clairement sur des sujets difficiles ; ensuite parce que chacune des langues vaincues a apporté des synonymes à la langue triomphante, et Dieu sait quels synonymes ! ils ont souvent des sens opposés. En croyant parler italien, les gens des provinces parlent encore leur dialecte³⁶. »

Y aurait-il une certaine volonté de revanchisme de la part des Toscans dans l'imposition de leur langue, due au fait d'avoir perdu le prestige que conférait à la région le rôle de Florence, cette « Londres du Moyen Âge »³⁷ ?

« Toutes les prétentions de la *noblesse* les Toscans les portent dans la littérature et, semblables aux plébéiens de Rome, les autres Italiens crient sans cesse contre la tyrannie, mais dès qu'il s'agit de porter les mains sur elle et de la renverser ils sont saisis d'un respect superstitieux.
[...]

Pour les nobles Toscans ce mot de *testi in lingua* est comme le mot légitimisme pour les *ultra*³⁸. »

Aussi, dans une formulation à effet et encore plus explicite, dans la *Deuxième lettre sur l'état actuel de la littérature italienne* de 1826 : « Le toscan, tel qu'il est en 1825, peut être comparé à un jeune prince turc, qui n'a pas réussi à tuer tous ses frères et qui, par conséquent, n'est pas en sûreté sur son trône³⁹. »

Parler de la question de la langue à Florence est comme « parler de la corde dans la maison d'un pendu⁴⁰. » D'ailleurs, l'usage de la langue française dans les affiches accrochées en ville heurte au plus haut point les Florentins, car : « L'orgueil de la langue fait la moitié des conversations [...] »⁴¹. Le modèle de la clarté de la langue française, qui s'offrirait aux écrivains italiens, et auquel certains ont recours, n'est pas, à l'avis de Stendhal, une solution viable à la question de la langue en Italie, du fait du prestige insuffisant dont bénéficie le français dans la Péninsule : « Les plus sensés ont emprunté la clarté de la langue française ; ceux-ci sont les plus méprisés [...] »⁴².

Ce que Stendhal déplore tout particulièrement dans les différentes propositions que les Italiens de son époque formulent pour chercher à sortir de l'impasse de cette langue toscane foncièrement anachronique et toute-puissante est la tentative de chercher la solution ailleurs qu'en Italie par exemple en prônant le recours à la langue française comme langue de communication et d'expression pour les écrivains italiens. Le français est la « *caïnca sorella* » de la langue italienne⁴³, nous dit Stendhal.

Là aussi il rejoint Dante, non pas cette fois-ci dans le *De vulgari eloquentia*, mais dans le *Banquet*, lorsque celui-ci affirme :

³⁵ *Ibid.*, p. 454.

³⁶ *Id.*, *Rome, Naples et Florence en 1817*, *op. cit.*, p. 72.

³⁷ *Id.*, *Des périls de la langue italienne*, *op. cit.*, p. 61.

³⁸ *Id.*, *L'Italie en 1818*, dans *Id.*, *Voyages en Italie*, *op. cit.*, p. 195.

³⁹ Cité par Maurizio Vitale, « Correnti linguistico-culturali e problemi di lingua nell'Italia del primo Ottocento e la posizione di Stendhal », *op. cit.*, p. 247 note 59.

⁴⁰ Stendhal, *Rome, Naples et Florence en 1817*, *op. cit.*, p. 74.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*, p. 73.

⁴³ *Id.*, *Racine et Shakespeare*, *op. cit.*, p. 239.

« Pour l'éternelle infamie et condamnation des mauvais Italiens qui louent la langue vulgaire d'autrui et méprisent la leur, je dis que leur attitude procède de cinq raisons abominables. La première est aveuglement du discernement ; la seconde, excuse vicieuse ; la troisième, désir de vaine gloire ; la quatrième, argument d'envie ; la cinquième et dernière, bassesse d'âme, c'est-à-dire pusillanimité⁴⁴. »

Et il se réfère ici spécialement à ceux qui écrivaient en langue d'oïl, en particulier à son maître Brunet Latin pendant son exil en France, et en langue d'oc – les « troubadours d'Italie » tels Lanfranco Cigala et Bartolomeo Zorzi.

Le salut de la langue italienne, le seul possible selon Stendhal, serait une discussion parlementaire ; « sinon, la haine s'envenime tous les jours entre la clarté française et la langue du XIII^e siècle⁴⁵. » Et il résume ainsi son propos :

« Que va donc devenir le pauvre italien tirailé par trois impulsions : l'imitation du Dante et du XIII^e siècle, l'amour de la clarté française, le plaisir que donnent le naturel et la vivacité de la langue indigène ? Il y a au moins (en 1817) vingt patois différents en Italie⁴⁶. »

Dante aussi nous parle, dans son *De vulgari eloquentia*, de l'« ivresse ravageuse » des Toscans, qui, « obnubilés par leur folie, semblent s'arroger le privilège du vulgaire illustre⁴⁷. » On le voit bien, cette problématique de la primauté de la langue toscane, et de l'orgueil de ceux qui peuvent s'en servir avec naturel et aisance, était déjà stigmatisée par Dante. Les Toscans sont « hébétés par leur horrible parler », poursuit-il⁴⁸. Comme quoi, les cinq siècles écoulés entre le *De vulgari eloquentia* et l'époque à laquelle écrit Stendhal n'ont guère résolu la situation de l'inégalité linguistique de la Péninsule, comme le montre bien le pamphlet stendhalien *Des périls de la langue italienne* déjà mentionné.

À la différence de Dante, pour qui le manque d'unité linguistique et la pluralité des parlers italiens sont étroitement liés au manque d'unité politique de l'Italie, dont découlent les continues ingérences étrangères qui y sévissent, Stendhal, en bon « philologue potentiel »⁴⁹, admire les dialectes italiens, et cette richesse, notamment lexicale, dont il semble déplorer la disparition en France. On connaît en particulier son attachement pour le milanais, mais plus en général il apprécie le multilinguisme qui est le propre de l'Italie, alors que dans son écriture en français il est beaucoup plus rétif – « puriste », pourrait-on dire – face à tout emploi de la langue qu'il sent comme proche du patois. En effet, très souvent on retrouve à côté des exemples cités plus haut de mots et d'expressions dauphinoises employés dans ses œuvres « grenobloises » des annotations autographes pour des corrections nécessaires avant publication là où il emploie un mot ou une expression qu'il sent comme régionaux. Par exemple :

« Mon bon grand-père, pensant à son autorité de père, se faisait de vifs reproches de ne pas pouvoir montrer les dents, *c'est une expression du pays*, je les conserve, sauf à les traduire plus tard en français de Paris, je les conserve en ce moment pour mieux me rappeler les détails qui m'arrivent en foule⁵⁰. »

Il se caractérise par la même attitude à l'égard des italianismes dans son écriture, ce qui témoigne encore une fois d'une tendance au purisme et à la séparation entre les codes de la part de cet écrivain foncièrement polyglotte. Toujours dans la *Vie de Henry Brulard*, il décrit quelqu'un « faisant l'amour », et il ajoute aussitôt entre parenthèses « italianisme à ôter »⁵¹.

⁴⁴ Dante, *Le Banquet*, in Id., *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 203. Traduction de Christian Bec.

⁴⁵ Stendhal, *Rome, Naples et Florence en 1817, op. cit.*, p. 74.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 75-76.

⁴⁷ Dante, *De l'éloquence en langue vulgaire, op. cit.*, p. 403.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 404.

⁴⁹ Marie-Rose Corredor, « Présentation », in *Stendhal à Cosmopolis, op. cit.*, p. 19.

⁵⁰ Stendhal, *Vie de Henry Brulard, op. cit.*, ch. 6, p. 61.

⁵¹ *Ibid.*, ch. 11, p. 72.

Certes, mais Stendhal est en même temps bien conscient du fait que la vie des dialectes, qui est si vigoureuse en Italie, prolifère au détriment de la création d'une langue nationale, « unitaire » ; une unité linguistique qu'il est important d'atteindre en vue et en accompagnement de l'unification nationale – et il exprime exactement le même concept que Dante avait explicité dans le *De vulgari eloquentia* : pas d'état unitaire tant qu'on n'aura pas de langue unique⁵². Au premier abord il semblerait que Stendhal arrive moins bien que Dante à résoudre cette contradiction. Si ce n'est que, et là encore une fois il est très proche de son prédécesseur médiéval, à travers l'idée que les parlers des différentes régions d'Italie devraient tous fournir le mieux qu'ils possèdent, tant au niveau de vocabulaire que de tournures, à cette nouvelle langue unitaire et « illustre » dont les deux écrivains préconisent et souhaitent la naissance. Si Stendhal est aussi très proche de la position linguistique des cercles romantiques lombards de son époque, cette idée anticipe en particulier de manière frappante la proposition du linguiste Graziadio Isaia Ascoli au lendemain de l'unification italienne.

Une dernière citation que je trouve très belle montre encore mieux quelle conscience Stendhal avait d'un autre trait significatif de la sociolinguistique de l'italien, à savoir la prononciation, et nous montre à la fois l'autoconscience linguistique des Toscans de l'époque, et celle de Stendhal lui-même :

« Je conseillerais au voyageur de se faire passer dans les villages de Toscane pour un Italien de la Lombardie. Dès la première phrase, les Toscans voient que je parle fort mal ; mais, comme les mots ne me manquent pas, dans leur dédain superbe pour tout ce qui n'est pas la *toscana favella*, lorsque je leur dis que je suis de Como, ils me croient sans peine⁵³. »

Florence et Grenoble, villes stendhaliennes

Lorsque Stendhal parle des deux villes, et des deux peuples, les Dauphinois et les Toscans, ces mêmes ambiguïtés et ces flottements qu'on trouve dans la position du Grenoblois à l'égard de la « *questione della lingua* » en Italie sont encore plus frappantes. Dans *Naples, Rome et Florence en 1817*, d'abord Florence est connotée comme morne et « pauvre », comme Grenoble toujours en 1817, et se caractérise par « une réputation bien usurpée⁵⁴ ». Ou encore : « Je trouve Florence en arrière de la Lombardie⁵⁵. » ; « Le Florence d'aujourd'hui est un port ouvert aux gens ruinés⁵⁶. »

Mais nous ne sommes pas à une contradiction près, dans le cas de Stendhal. Ainsi, lorsqu'il retourne à Florence depuis Bologne dans *Rome, Naples et Florence* (1826), son cœur « battait avec force » ; il affirme : « j'aurais volontiers embrassé le premier habitant de Florence que j'ai rencontré⁵⁷. » Et peu de phrases plus loin : « J'étais déjà dans une sorte d'extase, par l'idée d'être à Florence [...] ⁵⁸. » Outre ces remarques qui montrent l'affolement du « touriste » à l'approche d'un endroit mythique, même la ville en soi lui semble, cette fois-ci, avoir du charme : il note en effet le 23 janvier 1817 : « Florence est peut-être la ville la plus propre de l'univers, et certainement l'une des plus élégantes⁵⁹. »

Sur la haine de Grenoble, les citations que je pourrais vous présenter sont très nombreuses, mais j'aime particulièrement celle-ci, encore une fois de la *Vie de Henry Brulard* :

⁵² Dans *Des périls de la langue italienne*, d'ailleurs, Stendhal discute aussi de questions éminemment politiques liées à l'avènement d'une unité nationale italienne, en particulier s'étale sur le problème de quelle doit être la capitale de l'Italie unifiée (cf. Id., *Des périls de la langue italienne*, op. cit., p. 88).

⁵³ Id., *Rome, Naples et Florence* (1826), op. cit., p. 500.

⁵⁴ Id., *Rome, Naples et Florence en 1817*, op. cit., p. 17.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 74.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 86.

⁵⁷ 22 janvier 1817 : Id., *Rome, Naples et Florence* (1826), op. cit., p. 479.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 480.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 482-483.

« Tout ce qui est bas et plat dans le genre bourgeois me rappelle Grenoble, tout ce qui me rappelle Grenoble me fait horreur, non, *horreur* est trop noble, *mal au cœur*.

Grenoble est pour moi comme le souvenir d'une abominable indigestion, il n'y a pas de danger mais un effroyable dégoût. Tout ce qui est bas et plat sans compensation, tout ce qui est ennemi du moindre mouvement généreux, tout ce qui se réjouit du malheur de qui aime la patrie ou est généreux, voilà Grenoble pour moi.

Rien ne m'a étonné dans mes voyages comme d'entendre dire par des officiers de ma connaissance que Grenoble était une ville charmante, pétillante d'esprit et où *les jolies femmes ne s'oublieraient pas*⁶⁰. »

Il s'agit sans doute de la remarque la plus caustique qu'il a écrit sur sa ville natale. Son mépris pour celle-ci atteint une sorte de point de non-retour, là où il a « mal au cœur » même lorsque quelqu'un d'autre loue Grenoble. Et cette attitude à l'égard de sa ville est loin d'être isolée. Dans la *Notice* qu'il écrit à la troisième personne en 1820 il affirme qu'il « abhorra Grenoble, sa patrie, où il avait été élevé d'une manière atroce⁶¹. » Ici on voit que la ville de Grenoble est haïe en étroit lien avec ses souffrances du jeune âge. Plus tard, dans la *Vie de Henry Brulard*, il connote ainsi Grenoble : « cette ville que j'abhorrais et que je hais encore.⁶² » Et il réitère plus loin son sentiment à l'égard de sa ville, tout en le nuancant quelque peu : « [...] je ne me suis pas guéri de mon horreur peu raisonnable pour Grenoble, dans le vrai sens du mot je l'ai *oubliée*. Les magnifiques souvenirs de l'Italie, de Milan, ont tout effacé⁶³. » Dans les *Souvenirs d'égotisme* aussi : « Je hais Grenoble [...] »⁶⁴, qui est à l'opposé de Milan, ville aimée.

Ces deux dernières citations montrent bien que l'Italie représente une espèce d'antidote à la laideur de Grenoble, mais surtout à sa médiocrité. Grenoble est la ville moyenne par excellence, de par sa taille et sa position périphérique, de même que pour le caractère de ses habitants, les faits sans importance qui s'y sont déroulés, les faibles échos des grands événements qui arrivent jusque-là. La Terreur par exemple, serait trop de grandeur d'âme pour une ville comme Grenoble, la petitesse bourgeoise ne manque pas de prévaloir sur toute valeur et sur tout idéal (bon ou mauvais, d'ailleurs) : « La Terreur fut [...] très douce et j'ajouterai hardiment fort raisonnable, à Grenoble⁶⁵. » Aussi, tout au long de la *Vie de Henry Brulard* Grenoble devient-elle presque une figure rhétorique à valeur de limitation ou d'atténuation : si l'un de ses concitoyens est riche, il l'est sans faute comparativement à la richesse grenobloise ; à Grenoble on est élégants par rapport à l'élégance moyenne de la ville ; une femme qui n'est pas particulièrement jolie l'est néanmoins si on la compare aux Grenobloises, et ainsi de suite...

La petite ville de province se caractérise par ailleurs par une moralité qui n'est pas toujours irréprochable. C'est ce que Stendhal affirme lorsqu'il rappelle que les *Liaisons dangereuses* ont été composées à Grenoble, et que les péripéties qui y sont racontées se baseraient sur des faits d'histoire de la ville et de son territoire proche⁶⁶.

Ce n'est que dans les *Mémoires d'un touriste* qu'on trouvera une image différente de sa ville natale⁶⁷. C'est peut-être le ton de l'œuvre qui engendre ce changement profond dans la perception de Grenoble, l'identification de la part de Stendhal avec le personnage du « touriste » entraîne une image positive de la ville, qui est même, étonnement, perçue en tant que telle : « Ce que j'aime de Grenoble, c'est qu'elle a la physionomie d'une ville et non d'un

⁶⁰ Id., *Vie de Henry Brulard*, op. cit., ch. 9, p. 86. Il parle en revanche des Dauphinoises charmantes dans ses *Mémoires d'un touriste*, op. cit., p. 383.

⁶¹ Id., *Notice sur M. Beyle (par lui-même)*, in Id., *Œuvres intimes* vol. II, op. cit., p. 970.

⁶² Id., *Vie de Henry Brulard*, op. cit., ch. 7, p. 65.

⁶³ *Ibid.*, ch. 9, p. 90.

⁶⁴ Id., *Souvenirs d'égotisme*, op. cit., p. 473.

⁶⁵ Id., *Vie de Henry Brulard*, op. cit., ch. 11, p. 104.

⁶⁶ *Ibid.*, ch. 6, p. 63. Laclous a été effectivement à Grenoble de 1769 à 1775. Cf. aussi les *Souvenirs d'égotisme*, op. cit., p. 518, où il reprend ce même constat en se souvenant de sa rencontre à Milan avec Laclous.

⁶⁷ Cf. le journal des jours passés à Grenoble en 1837 dans ses *Mémoires d'un touriste*, op. cit., p. 374-403 (et jusqu'à p. 418 pour l'excursion en Chartreuse).

grand village [...]»⁶⁸. » Ce qui n'empêche pas pour autant de voir ici à l'œuvre une autre des contradictions stendhaliennes.

Le caractère provincial et le manque de magnificence dans les occasions de la vie mondaine sont probablement les traits qui rapprochent le plus Florence et Grenoble dans la perception de Stendhal. La description de la soirée passée au théâtre du Cocomero, déjà citée, en témoigne pour Florence – et les théâtres de Grenoble et de Florence sont pareillement honnis par Stendhal, et systématiquement ridiculisés dans leurs ambitions de grandeur. Dans la *Vie de Henry Brulard* il parle ainsi de l'« Infâme salle de spectacle à Grenoble » où à environ cinq ans il assiste à une représentation du *Cid* de Corneille⁶⁹. Et en ce qui concerne l'ambition ratée de la scène théâtrale florentine : « Tout est pauvre au théâtre de Florence, habits, décorations, chanteurs : c'est comme dans une ville de France du troisième ordre⁷⁰. » Comme à Grenoble, donc. *La Scala* de Milan aura en revanche toute son admiration.

Le regard porté par Stendhal sur les deux peuples suit les mêmes tendances, souvent opposées d'une page à l'autre même à l'intérieur de la même œuvre. Lorsqu'il parle avec haine de son père dans la *Vie de Henry Brulard*, il le connote systématiquement comme un parangon des vices et des défauts du peuple dauphinois, un « archi-Dauphinois »⁷¹, même, qui se caractérise par la typique « finesse dauphinoise »⁷². Ou encore : « Mon père, le moins élégant, le plus finasseur, le plus politique, disons tout en un mot le plus Dauphinois des hommes [...] »⁷³. » En revivant son enfance dans la narration, Stendhal revendique et justifie *a posteriori* sa propension à la rébellion au sein de la famille, car « [...] avec de la douceur ou eût [...] fait de moi [...] un plat *Dauphinois* bien *retors*⁷⁴. » La distinction sociale de sa propre famille par rapport au milieu citadin ne résulte pas pour autant dans une diminution du « caractère dauphinois » qui caractérise les siens. Les uns et les autres sont en effet rapprochés dans un même constat : on les distingue par « l'air froid, mécontent, nullement civilisé qui font la physionomie ordinaire de ces Dauphinois si fins⁷⁵. »

Cependant, énième contradiction, tout n'est pas mauvais chez ces Dauphinois si grotesques. D'autres des remarques stendhaliennes sont ainsi plutôt neutres : « [...] le Dauphiné a une manière de sentir à soi, vive, opiniâtre, raisonneuse, que je n'ai rencontrée en aucun pays. [...]

Là où le Provençal s'exhale en injures atroces, le Dauphinois réfléchit et s'entretient avec son cœur⁷⁶. » La capacité à l'introspection serait le propre des Dauphinois, outre leur « finesse » déjà évoquée, qui peut assumer aussi une connotation positive ; ils ont aussi pourvus d'une candeur qui ne les rend pas dupes pour autant :

« Une chose rend le caractère dauphinois bien plaisant au XIX^e siècle, c'est son inaptitude complète à l'hypocrisie, j'entends l'hypocrisie *passive* ; car pour la partie active de ce grand savoir-vivre à la mode, il s'en tire aussi bien et mieux que qui que ce soit, le Parisien toujours excepté. Mais enfin il est absolument contre la nature du Dauphinois d'être *dupe*. De sorte que, même en fléchissant le genou devant la plus triomphante des hypocrisies, il ne peut s'empêcher d'encourir sa haine en montrant, par quelque détail imprudent, qu'il n'est pas sa dupe⁷⁷. »

⁶⁸ *Ibid.*, p. 391.

⁶⁹ *Id.*, *Vie de Henry Brulard*, *op. cit.*, ch. 5, p. 40.

⁷⁰ *Id.*, *Rome, Naples et Florence en 1817*, *op. cit.*, p. 17. Cf. aussi *Rome, Naples et Florence* (1826), *op. cit.*, p. 485.

⁷¹ *Id.*, *Vie de Henry Brulard*, *op. cit.*, ch. 7, p. 65. Cf. aussi *ibid.*, ch. 10, p. 100.

⁷² *Ibid.*, ch. 9, p. 80. Cf. aussi *Id.*, *Mémoires d'un touriste*, *op. cit.*, p. 402.

⁷³ *Id.*, *Vie de Henry Brulard*, *op. cit.*, ch. 13, p. 127-130.

⁷⁴ *Ibid.*, ch. 15, p. 145.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 147.

⁷⁶ *Ibid.*, ch. 4, p. 32.

⁷⁷ *Id.*, *Mémoires d'un touriste*, *op. cit.*, p. 388.

Aussi Lesdiguières dans les *Mémoires d'un touriste* est-il reconnu en tant que représentant illustre de ce *genus loci*, mais dans son cas Stendhal tend à mettre en avant les meilleurs traits du peuple dauphinois. Lesdiguières est en effet « le type du caractère dauphinois (brave et jamais dupe)⁷⁸. » Les Dauphinois sont également un peuple sensible, même s'ils n'aiment pas faire paraître leurs sentiments, quitte à sembler « tête en l'air » et « étourdi[s] » :

« Par une circonstance particulière au caractère dauphinois, les gens de ce pays n'ont l'air qu'attentif et pensif lorsqu'ils sont fort émus⁷⁹. » Enfin, même sur le plan politique (qui est un paramètre fondamental pour juger une personne ou un peuple, d'après Stendhal) les Dauphinois sont au goût de Stendhal, car « [ils] ont au fond du cœur une fibre républicaine⁸⁰. »

Parfois il pose carrément en ethnologue aussi à l'égard des Florentins, sans se priver des généralisations qu'on lui connaît bien : « Tous les Florentins sont maigres ; on les voit au café faire leur unique déjeuner avec un verre de café au lait et le petit pain le plus exigü [...]»⁸¹. » Les Florentins sont, tout comme les Dauphinois, rationnels, exacts, ponctuels, et Florence est le « pays où l'on ne voit jamais que la réalité »⁸².

Les paysans des deux régions sont systématiquement connotés de manière très positive – notamment les Toscans :

« [...] je crois en vérité que le paysan toscan a beaucoup plus d'esprit que le paysan français, et qu'en général le paysan italien a reçu du ciel infiniment plus de susceptibilité de sentir avec force et profondeur, autrement dit, infiniment plus d'énergie et de passion⁸³. »

Ou encore :

« Les paysans de la Toscane forment, je le crois sans peine, la population la plus singulière et la plus spirituelle de toute l'Italie. Ce sont peut-être, dans leur condition, les gens les plus civilisés du monde⁸⁴. »

Et ils ne sont pas les seuls, car les paysans toscans ont en commun cette spiritualité avec leurs confrères dauphinois : « on avait raison d'accorder une finesse infinie aux paysans du Dauphiné ; je les placerais pour l'esprit à côté de ceux de la Toscane⁸⁵. »

Conclusion : Stendhal et Dante

Deux mots de conclusion à ce court voyage grenoblois et florentin. Stendhal n'était pas un médiéviste, ni un médiévaliste... loin de là. Il était beaucoup plus fasciné par la Renaissance d'un côté, et par l'époque contemporaine, et même par les siècles à venir, de l'autre. À une exception près : l'admiration, le culte presque, qu'il réserve à Dante. Et ce depuis son plus jeune âge – car « le Dante » est pour lui lié le plus souvent à la figure de sa mère trop tôt disparue. La mère de Stendhal lisait en effet la *Divine Comédie* en langue originale, et l'émotion de l'orphelin est inénarrable lorsqu'il retrouve, après sa mort, cinq ou six exemplaires d'éditions différentes du poème dantesque dans la chambre de sa mère qui était restée fermée après sa mort.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 374. Aussi, peu loin : « les Grenoblois sont gens d'esprit » (*ibid.*, p. 375).

⁷⁹ *Ibid.*, p. 398.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 385.

⁸¹ *Id.*, *Rome, Naples et Florence en 1817*, *op. cit.*, p. 85.

⁸² *Id.*, *Rome, Naples et Florence* (1826), *op. cit.*, p. 502.

⁸³ Voir aussi l'entrée du 10 juin dans *Rome, Naples et Florence en 1817* pour une comparaison entre le paysan italien et le paysan français : *ibid.*, p. 115.

⁸⁴ *Id.*, *Rome, Naples et Florence* (1826), *op. cit.*, p. 488.

⁸⁵ *Id.*, *Mémoires d'un touriste*, *op. cit.*, p. 382.

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que Stendhal enfant – ou Stendhal en train de repenser et d'écrire, ou encore d'imaginer son enfance dans la *Vie de Henry Brulard*? –, lorsqu'il découvre que sa famille, les Gagnon, est d'origine italienne, tient à souligner que la lecture de Dante en original est l'apanage des *happy few*, des vrais italophiles, qui sont très peu nombreux parmi les Français, et dont lui, et sa mère font partie.

« Ce qui me confirmerait dans cette idée d'origine italienne, c'est que la langue de ce pays était en grand honneur dans la famille, chose bien singulière dans une famille bourgeoise de 1780. Mon grand-père savait et honorait l'italien, ma pauvre mère lisait le Dante, chose fort difficile même de nos jours [...]. De tous les Français de ma connaissance deux seuls [...] comprennent le Dante, et cependant tous les écrivains de Paris gâtent sans cesse ce grand nom en le citant et prétendant l'expliquer⁸⁶. »

⁸⁶ Id., *Vie de Henry Brulard*, *op. cit.*, ch. 8, p. 72.

*Bibliographie critique**

Jules C. Alciatore, « Stendhal et l'étude des langues », *French Studies*, 23, 4, février 1950, p. 278-288.

Ettore Allodoli, « La littérature italienne en 1825 selon Stendhal », *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 décembre 1920.

Annalisa Bottacin, *Stendhal e Firenze*, Moncalieri, CIRVI, 2005.

Ferdinand Boyer, « La bibliothèque de Stendhal à Rome (1842) », *Revue de littérature comparée*, 1^{er} janvier 1923, p. 450-462.

Armand Caraccio, « Stendhal, Foscolo et les *Ultime lettere di Jacopo Ortis* », *Le Divan*, novembre 1932-janvier 1933, p. 241-279, désormais in Id., *Variétés stendhaliennes*, Grenoble-Paris, Arthaud, 1947, p. 139-169.

Massimo Colesanti, « Stendhal, Monti, le note e le postille », *Studi francesi*, gennaio-aprile 1961, p. 94-101, désormais in Id., *Stendhal. La realtà e il ricordo*, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1966, p. 97-112.

Carlo Cordié, « Note su Stendhal critico della letteratura italiana (con speciale riguardo al *Courrier anglais*) », *Lettere italiane*, 2, 1950, p. 182-186, désormais in Id., *Ricerche stendhaliane*, Naples, Morano, 1967, p. 543-548.

Marie-Rose Corredor, « Présentation », in *Stendhal à Cosmopolis. Stendhal et ses langues*, Marie-Rose Corredor (dir.), Grenoble, ELLUG, 2007, p. 7-21.

Michel Crouzet, *Stendhal et l'italianité*, Paris, Corti, 1982.

Victor Del Litto, « Stendhal, Monti et Pauline Beyle (d'après un cahier inédit) », in *Studi sulla letteratura dell'Ottocento in onore di Pietro Paolo Trompeo*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1959, p. 103-111.

Victor Del Litto, *Stendhal en Dauphiné*, Paris, Hachette, 1968.

René Dollot, « Stendhal à Venise », *Revue de Littérature Comparée*, 7, 1927, p. 667-699.

Antonin Duraffour, « Notes d'exégèse stendhalienne. Sur le parler grenoblois dans la *Vie de Henry Brulard* », in *Mélanges de philologie romane offerts à M. Karl Michaëlson*, Göteborg, Bergendhal, 1952, p. 123-132.

Gabriel Faure, *Au pays de Stendhal*, Grenoble, Rey, 1920.

Alfonso Giglio, *Stendhal e la letteratura italiana*, Milan, Hoepli, 1921.

Paul Hazard, « Stendhal et l'Italie », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1926.

Pierre Jourda, « Stendhal et la littérature italienne », in *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature offerts à Henri Hauvette*, Paris, Les Presses françaises, 1934, p. 567-583.

Pierre Laforgue, « Dans quelle langue *La Chartreuse de Parme* est-elle écrite ? », *HB*, 4, 2000, p. 75-86, désormais in Id., *Stendhal alla Monaca. Le romantisme, le romanesque, le roman*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 171-189.

* Les éditions consultées des textes de Dante et de Stendhal sont citées dans les notes du texte.

Albert Maquet, « Stendhal traducteur de la *Prineide* de Tommaso Grossi », in *Studi in onore di Carlo Pellegrini*, Turin, SEI, 1963, p. 477-509.

Albert Maquet, « Stendhal et Tommaso Grossi », *Lettere italiane*, 16, 1964, p. 298-321.

Albert Maquet, « Arrigo Beyle Milanese en face de l'Italie dialectale », *Comparative Literature Studies*, 2, 1, 1965, p. 59-70.

Albert Maquet, « “El sur Carlo Milanese” nelle testimonianze di Arrigo Beyle Milanese », in *La poesia di Carlo Porta e la tradizoone milanese*. Atti del Convegno di studi organizzato dalla Regione Lombardia (Milan, 16-18 ottobre 1975), Milan, Feltrinelli, 1976, p. 160-176.

Albert Maquet, « Stendhal sous le charme de la “lingua della minga” », in *Stendhal e Milano*, Florence, Olschki, 1982, vol. I, p. 263-277.

Pierre Martino, « L’*Ouvrage de Grammaire* de Stendhal (1818) », *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, 82, 1923, p. 113-156.

Pierre Martino, « Une rencontre italienne de Stendhal : M. de Micciché », *Revue de littérature comparée*, 8, 1928, p. 672-687.

Guido Mazzoni, « Stendhal e i *Promessi sposi* », *Il Marzocco*, 20 mai 1932.

Emilio Pasquini, « Il ‘milanese’ Stendhal e le polemiche linguistiche del primo Ottocento in Italia », *Atti dell’Accademia delle Scienze dell’Istituto di Bologna, Classe di Scienze Morali*, 67, vol. 47, 1972-1973, p. 3-51.

Kurt Ringger, « Stendhal milanese et le milanais », in *Stendhal e Milano*, Florence, Olschki, 1982, vol. I, p. 331-343.

Kurt Ringger, « “Je pense en italien” : le symbolisme de l’italien dans le discours stendhalien », in *Le symbolisme stendhalien*, Jean-Claude Rioux (dir.), Nantes, ACL, 1986, p. 51-65 ; désormais in Kurt Ringger, *Von Mittelalter zur Moderne. Beiträge zur französischen und italienischen Literatur*, Erich Loos et al. (éds.), Tübingen, Gunter Narr, 1991, p. 282-292.

Stendhal e la Toscana, Carlo Pellegrini (dir.), Florence, Sansoni, 1962.

Stendhal, Grenoble et les Grenoblois, exposition, Grenoble, Maison Stendhal, 1986, Victor Del Litto (dir.).

Robert Vigneron, « Stendhal, Foscolo et l’*Edinburgh Review* », *Revue de Littérature comparée*, 10, 1930, p. 760-764.

Maurizio Vitale, « Correnti linguistico-culturali e problemi di lingua nell’Italia del primo Ottocento e la posizione di Stendhal », in *Stendhal e Milano*, Florence, Olschki, 1982, vol. I, p. 226-262.